

Ecran large

En signant une coda au Belle de jour de Luis Buñuel, Manoel de Oliveira (98 ans au moment du tournage) réalise un pur fantasme de cinéma qui parvient à éviter tous les pièges d'une démarche aussi prétentieuse. En un tout petit plus d'une heure, le metteur en scène portugais cisèle un post-scriptum doucement cynique et d'une cruauté enjouée. Les deux héros du film de Buñuel ont tant vieilli que leurs archétypes se sont effondrés sur eux-mêmes. Il ne reste plus que le radotage alcoolisé de Michel Piccoli (formidable) et la vindicte coupable de Bulle Ogier (qui remplace Deneuve). Les excès sadomasochistes de Belle de jour ne sont que des ombres, des gimmicks (la boîte qui bourdonne, un coq de la période mexicaine...) et surtout des dialogues un peu creux, un peu faux, récités dans un bar improbable ou dans un restaurant au luxe comique. Belle toujours tutoie le sublime dans ses moments de silence ou lorsque les images supplantent la parole.

Durant la majeure partie du film, Piccoli erre dans Paris, un souvenir le hante, s'accroche à son existence devenue fantomatique. Le plaisir de faire une nouvelle fois souffrir la femme qui l'obsédait, c'est un dernier acte de perversion raffinée. La scène du dîner est comme accélérée au-delà du réalisme, pour mieux s'effacer dans la pénombre des bougies qui meurent. Ce crépuscule des êtres, quand la fiction atteint son point limite et que le « chef-d'œuvre » ne peut plus être complété, flirte avec le génie. Oliveira, humblement, avec humour, préfère disparaître à son tour et renonce à se proclamer l'égal de Buñuel. Cette modestie dans l'apothéose est la plus grande réussite de Belle toujours, qui s'affirme comme une rêverie sur pellicule, du genre qu'affectionnait tant le réalisateur de Viridiana.

Deux des personnages étranges du film de Luis Buñuel, Belle de jour retransversent – trente-huit ans après – le mystère d'un secret que seul le personnage masculin détient et dont la révélation est essentielle au personnage féminin.

Ils se croisent à nouveau. Elle essaie à tous prix de l'éviter. Mais lui insiste et tente de la convaincre de le revoir en lui promettant de révéler le secret qu'il est seul à connaître. Ils prévoient un dîner en tête à tête dans un hôtel chic.

Durant tout le dîner, elle, aujourd'hui veuve, est dans l'attente qu'il dévoile ce qu'il a réellement dit à son mari alors paralysé à la suite d'une balle tirée par un de ses amants. Le climat est tendu...



Considérations sur LUÍS BUÑUEL

« Bien que cela semble contradictoire, pour moi, les films de Luis Buñuel renferment l'expression d'une candeur à la fois ingénue et bunuelesque, dans sa vision sceptique de l'homme et de sa croyance latente en un dieu (éventuellement méprisable pour Buñuel) qui a créé des créatures aussi perverses. Buñuel substitue l'idée du Mystère à l'hypothétique existence de Dieu. »

MANOEL DE OLIVEIRA

De Oliveira et son film « Belle toujours »

Mon film Acte du printemps commençait déjà par ces paroles de la Bible : « Au commencement était le verbe et le verbe s'est fait chair ».

En se faisant chair, le Christ était condamné à la mort. Ainsi, tout comme Séverine ne recourt pas à la purification de son âme mais à celle de son esprit supposé immortel, Husson recherche le soulagement dans sa propre torture ou, mieux encore, en torturant l'autre et cherchant toujours en l'autre le plus torturé. Ici Séverine.

Cela lui procurera-t-il le soulagement, comme le fait l'alcool ? La solidarité, l'altruisme la générosité brillent toujours davantage sur le versant épique des grandes tragédies, comme un soleil éloigné de la terre. Le coq dans Belle toujours aura-t-il été étonné en découvrant la discorde entre les humains ?

Comme animal, l'homme se comporte de façon naturelle, grâce aux instincts.

Est-ce que, dans ce contexte, l'instinct de survie serait la racine de ce pouvoir qui n'appartient qu'aux dieux et engendre bien souvent chez l'homme l'attrait suprême de domination, qui le pousse à se rendre maître de terres qui ne lui appartiennent pas, évacuant les actes généreux et l'altruisme ?

On dit que nous sommes plus pessimistes en public qu'en privé. Seul l'espoir maîtrise le pessimisme. Mais, par malheur, seule la vengeance donne un caractère absolu, et rassasie comme la viande apaise la faim. D'une certaine façon, on peut dire que Buñuel va chercher dans le surréalisme, c'est-à-dire, dans les instincts, son moyen de critiquer la réalité de la vie sociale courante. Ce qui le rend étrange, provocateur, parfois agressif et toujours très ironique."

" Il est sûr aussi que, dans Belle de jour, on oppose servis et serviteurs, et c'est à ces derniers que revient de nettoyer la saleté des premiers. Je crains que mon plaidoyer ne soit devenu super-réalisme."

MANOEL DE OLIVEIRA
pour les Rencontres de Manosque 2007



De « Belle de jour » à « Belle toujours ».

" Devant Belle de jour, je pense aussitôt que « L'optimisme n'est rien d'autre que de l'espoir, en quoi que ce soit, peu importe »."

"Buñuel est sans espoir, dans la mesure où, pour lui, l'Homme s'en remet à l'irréparable. Et, sans doute, cette idée est-elle la conséquence d'une autre : si Dieu existait, il serait un créateur déloyal.

Buñuel exprime comme une rage, une révolte, ou une vengeance face à une création perverse à ses yeux. Bien qu'agnostique, Buñuel, dans ses choix d'artiste et de surréaliste, a déclaré un jour qu'il acceptait en toute lucidité l'existence du mystère, ajoutant qu'il ne manquait au mystère d'aujourd'hui qu'une explication.

Et que lorsque celle-ci serait trouvée, le mystère se dissiperait pour n'être plus qu'une réalité ordinaire. Cette idée vient probablement chez Buñuel de son subconscient, éloigné de l'idée d'un dieu créateur, bien qu'immergé dans un espace cosmique, à l'image de l'aveugle incapable d'éprouver la réalité concrète sinon au moyen du toucher, en palpant.

Serait-ce cela qui nous est transmis à travers ses films, comme si Buñuel les avait faits en tâtonnant ?

L'aveugle de Los Olvidados nous en donne une image fugace, ou celui de Viridiana qui, dans la séquence de la Cène, reprend cette idée fixe chez Buñuel que les aveugles sont mauvais par nature. Dieu a-t-il des yeux ? Tempêtes, cyclones, tremblements de terre, raz-de-marée, qu'est-ce d'autre que le tâtonnement de la main de Dieu ? demanderait Buñuel.

Il n'y aurait qu'une issue à ce pessimisme, s'abstraire, exactement comme l'autruche qui, poursuivie et en grand danger, cache la tête sous son aile ou sous la terre.

C'est le cas de cette pieuse Viridiana qui, confrontée à une vie désespérée, se retire dans un couvent, non pas dans une démarche de sainteté mais de fuite, semblable en cela à une autruche face à la difficulté de survivre."

"Dans mon film, Belle toujours, Séverine croit que son anomalie, plus que charnelle, est psychique dans la mesure où c'est l'esprit qui fait agir la chair, cette chair fatalement condamnée à disparaître dans la mort.

La nature consubstantielle du corps qui devient matière le soumet à la mort.

Manoel de Oliveira

Les personnages du film

N'est-il pas indiscret de parler de Manoel de Oliveira, cet homme secret ? De son œuvre immense ? Un livre entier n'y suffirait pas. J'imagine toutes les vies de cet homme, multiples et étincelantes. Je devine des secrets que je ne révélerai pas. Nous pourrions parler... De son autorité toujours malicieuse. De son œil de lynx, de sa démarche d'athlète. Il sait être à la fois ange et démon. Des rires, des blagues, les forces de notre jeunesse éternelle. Un inquisiteur permanent. Austère, avisé, élégant, lumière et ombre à la fois. Le secret et le mystère d'Oliveira, je me contente de les effleurer, je parviens presque à atteindre leur grâce. Comme si nous étions complices. Je n'ouvrirai pas la boîte de Pandore des images passionnées de notre travail en commun. Je suis son collaborateur le plus discipliné ou le moins discipliné. Cela dépend. Merci Manoel.

Michel Piccoli



C'est avec un grand plaisir que j'ai interprété le rôle de Séverine dans le film de Manoel de Oliveira « Belle toujours ». Ce fut un grand honneur pour moi de participer à cette aventure qui certainement fera date dans l'histoire du cinéma étant donnée la qualité exceptionnelle du scénario réalisé par l'un des plus grands cinéastes de notre temps.

Bulle Ogier

Biographie de Michel Piccoli

Issu d'une famille de musiciens avec une mère pianiste et un père violoniste, Michel Piccoli évolue, à son tour, dans la voie artistique mais vers le cinéma. A 20 ans, il est figurant dans un film de Christian Jaque. Sa carrière peut se résumer par des évolutions constantes, des expériences enrichissantes, des rencontres multiples. Dans les années 1960, il tourne pour Roger Vadim ou encore Hitchcock. D'autres grands réalisateurs croiseront sa route tels qu'Oliveira, Godard ou Sautet. Dans les années 1970 et 1980, Michel Piccoli interprète des personnages plus troubles, quitte à déplaire au public qui le découvre noir, cynique, voire méprisant comme dans 'Les Noces rouges'. En 1991, l'acteur passe de l'autre côté de la caméra avec le court métrage 'Contre l'oubli', puis 'Train de nuit', en 1994. En 1997, sort son premier long métrage, 'Alors voilà'. De cette expérience, Michel Piccoli tire une certitude : 'Je ne veux pas être élitiste, mais je sais que je serai incapable de réaliser quelque chose qui plairait au plus grand nombre.' Depuis quelques années, l'acteur-réalisateur monte sur les planches, notamment pour une pièce de Sacha Guitry intitulée 'Jalousie'. Michel Piccoli, c'est avant tout 170 films (dont 'Le Mépris', 'Cent et une nuits') en 60 ans de carrière. Une figure emblématique du cinéma français qui revient à la réalisation en 2006 avec 'Ce n'est pas tout à fait la vie dont j'avais rêvé'. Alliant ses deux passions, Michel Piccoli continue de tourner pour de grands noms : Jacques Rivette (' Ne touchez pas la hache'), Manoel de Oliveira pour 'Belle toujours', 'Le Miroir magique' ou Jane Birkin pour 'Boxes'.

Filmographie

- 1931 "Labour on the river Douro"
- 1942 "Aniki-Bobo"
- 1956 "The Artist and the city"
- 1963 "Passion of Jesus"
"La Chasse"
- 1971 "Past and present"
- 1975 "Benilde ou la vierge Mère"
1978 "Amour et perdition"
- 1981 "Francisca"
- 1985 "Le Soulier de satin"
- 1986 "Mon Cas"
- 1988 "Les Cannibales"
- 1990 "Non, ou la vaine gloire de commander"
- 1991 "La Divine comédie"
- 1992 "Le Jour du désespoir"
- 1993 "Val Abraham"
- 1994 "La Cassette"
- 1995 "Le Couvent"
- 1996 "Party"
- 1997 "Voyage au début du monde"
- 1998 "Inquiétude"
- 1999 "La Lettre"
- 2000 "Parole et utopie"
- 2001 "Je rentre à la maison"
"Porto de mon enfance"
- 2002 "Le Principe de l'incertitude"
- 2003 "Un film parlé"
- 2004 "Le Cinquième empire"
- 2005 "Miroir magique"
- 2006 "Belle toujours"

Manoel Cândido Pinto de Oliveira

Manoel Cândido Pinto de Oliveira est né le 12 décembre 1908 à Oporto dans une famille de la petite bourgeoisie industrielle. Il s'intéresse très tôt au cinéma, grâce à son père qui l'emmène voir les films de Charlie Chaplin et de Max Linder. Il excelle en gymnastique, en natation, en athlétisme et en course automobile.

À vingt ans, il fait l'acquisition d'une caméra Kinamo avec laquelle il tourne Labour on the river Douro. Une version muette de ce film est projetée pour la première fois le 21 septembre 1931. Elle provoque des réactions violentes parmi les critiques portugais et des éloges chez leurs confrères étrangers. En 1942, il réalise son premier long-métrage : Aniki-Bóbó qui, si l'on en croit Georges Sadoul, annonce le néoréalisme.

Past and present (1971), marque le début de sa tétralogie sur la frustration amoureuse — avec Benilde ou la vierge Mère (1975), Amour et perdition (1978) et Francisca (1981). En 1985, il reçoit un Lion d'Or au Festival de Venise pour Le Soulier de satin. Il présente en 1988, Les Cannibales au Festival de Cannes, révélant la belle Leonor Silveira.

En 1990, il revient à Cannes présenter Non ou la vaine gloire de commander qui reçoit une Mention Spéciale du Jury. Depuis Francisca, Manoel de Oliveira ressent le désir de tourner un autre film basé sur un texte d'Agustina à l'étranger.

Bessa-Luís à qui il propose d'adapter Madame Bovary de Flaubert. L'écrivain s'enthousiasme pour cette idée et Val Abraham (1993) est considéré comme le meilleur Madame Bovary jamais réalisé. Le Couvent (1995) marque sa première collaboration avec Catherine Deneuve et John Malkovich. Pour Party, il fait encore appel à Agustina Bessa-Luís pour les dialogues et s'entoure des talents de Michel Piccoli et d'Irène Papas. Il voyage avec Marcello Mastroianni pour Voyage au début du monde (1997) et en 1999, Oliveira réalise La Lettre avec Chiara Mastroianni et Pedro Abrunhosa dans les rôles principaux, transposant l'action de La Princesse de Clèves de nos jours, sans en changer les conceptions morales. Je rentre à la maison, avec Piccoli, Deneuve et Malkovich, est sélectionné à Cannes, New York, Toronto, Londres, Séoul... Avec Un film parlé, il retrouve Catherine Deneuve, John Malkovich et Irène Papas dans un film sur l'histoire de l'humanité présenté au Festival de Venise.

En 2004, Oliveira reçoit un Lion d'Or pour l'ensemble de sa carrière à Venise où il présente Le Cinquième empire. Il réalise Miroir magique, une adaptation de L'Âme des riches, un roman d'Agustina Bessa-Luís, avec nombre de ses acteurs préférés dont Michel Piccoli et Lima Duarte et, pour la première fois, Marisa Paredes.

